

III

QUAND JE SERAI GRAND

" Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien... ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans ! mère, prends courage...
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage.
Quand je serai grand.

Je voudrais grandir... Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure...
Il te voyait seule avec un enfant.
Des cœurs sans pitié raillent ta misère,
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand.

" Ton châle est usé ; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se soutient à peine.
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée
Quand je serai grand.

" Je t'obéirai, mère, sois tranquille.
Oh ! tu le verras... ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : " La vie est amère.
Tu seras heureuse et tu seras fière
Quand je serai grand."

" Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin... tu souris, je gage.
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure,
Et tu guériras, mère, sois-en sûre,
Quand je serai grand.

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse.
Et tout bas murmure en le contemplant :
" Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand."

MARIE JENNA.

LE MEME MORCEAU EN PROSE

Lire une ou deux fois le morceau et le donner aux élèves comme sujet de composition.

Un jeune enfant de huit ans était assis auprès de sa mère malade, et surveillait avec inquiétude les diverses impressions qui se peignaient sur sa figure. Elle était triste, abattue. Tenant à la main un livre de prières avec lequel elle essayait de cacher ses larmes, elle levait de temps en temps les yeux vers le ciel et les reportait sur son cher enfant... Ah ! il était si jeune encore, et déjà il avait commencé à souffrir ! son front candide ne reflétait plus cette douce gaieté si naturelle à l'enfance. Il avait l'air sérieux et paraissait partager les souffrances de sa mère : il voyait, ou plutôt il sentait qu'elle

était malheureuse. Voulant tâcher de la consoler : Chère maman, dit-il, tu essaies de me le cacher..... mais je le vois bien, tu pleures, et lorsque tu me regardes, tu me parais plus triste encore. Console-toi donc, bonne maman, j'ai déjà huit ans ; dans une couple d'années, je pourrai commencer à gagner quelque chose. Ah ! si tu savais comme je vais travailler avec courage, avec ardeur. Combien je serai content quand je penserai que je travaille pour te rendre heureuse. Le propriétaire est venu hier t'injurier et te menacer de nous mettre dehors... le lâche !..... il te voyait seule avec un enfant ! D'autres personnes sans cœur et sans pitié osent aussi railler notre misère, mais va ! mère, je saurai bien faire cesser leurs railleries quand je serai grand. Tes vêtements sont vieux, usés : je les remplacerai par des neufs bien confortables et très chauds. Oh ! combien je serai obéissant et docile ; que je mettrai de ferveur à bien servir le bon Dieu ! Tu dis quelquefois : " La vie est amère." Mais non, mère, elle ne le sera plus quand je serai grand, au contraire tu seras heureuse. J'achèterai une jolie maison avec un jardin, j'y ferai un berceau de verdure, et le soir, après mon travail, nous irons tous deux nous y reposer, car tu guériras, petite mère, sois en sûre.

Transportée de joie en voyant son enfant, dans un âge si tendre, montrer déjà de si grands sentiments d'amour filial, la pauvre malade s'était un instant bercée d'une fugitive espérance ; mais revenue à la réalité, et n'osant serrer sur son sein le généreux enfant, de crainte d'éclater en sanglots, elle poussa un long soupir et dit tout bas : Pauvre enfant, que Dieu te protège, mais ta pauvre mère n'aura plus besoin que de ta prière quand tu seras grand !

UNE FABLE EXPLIQUÉE

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui parut de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez bien, ma sœur.
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je pas encore ?